ABDELKADER DJEMAÏ

La dernière nuit de l'Émir

récit

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

Extrait de la publication

ISBN 978-2-02-108014-8

© Éditions du Seuil, mars 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Aux quatre-vingt-dix-sept hommes, femmes,
enfants et vieillards qui embarquèrent
le 24 décembre 1847 sur Le Solon,
et à mes petits-enfants, Amyra et Mohamed,
pour qu'ils ne les oublient pas

Seules les traces donnent à rêver.

René Char

Cette nuit-là – comme tant d'autres nuits si nombreuses – Terri le Récitant marchait à pas mesurés, tout au long des parvis inviolables.

Victor Segalen, *Les Immémoriaux*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1. Vendredi 24 décembre 1847

Depuis deux jours et deux nuits, il pleuvait sur Djemâa-Ghazaouët, un petit port au nord-ouest de l'Algérie situé à une centaine de kilomètres de la frontière marocaine. Ce soir-là, les larmes de l'émir Abd el-Kader et de ses compagnons étaient cachées au fond de leur cœur. Ils venaient, après une résistance longue et acharnée, de connaître la défaite. Durant plus de quinze années, ils avaient lutté contre une armée solidement équipée et bien nourrie. Une armée qui était, à l'époque, la plus puissante du monde.

La plupart d'entre eux n'avaient jamais vu de si près la mer, touché son écume blanche ou grise, senti ses odeurs, le goût de son sel. Ils

Extrait de la publication

n'avaient pas non plus éprouvé l'âpreté de ses vagues, la dureté de ses rochers et l'éclat parfois aveuglant de ses reflets.

Dans ce pays sans fleuve où les saisons et les heures coulent lentement, ils n'étaient familiers que de l'eau des puits et des oueds où ils emmenaient boire leurs bêtes. On y lavait aussi le linge, les couvertures, les peaux de mouton et, quelquefois, les morts et les mariées après leur nuit de noces. Quand la chaleur faisait gonfler le ciel, leurs rives étroites et parsemées de broussailles accueillaient les corps assommés par le soleil.

C'était aussi la première fois de leur existence qu'ils voyaient un vaisseau battant pavillon français. Il s'appelait *Le Solon* et, malgré le mauvais temps, ils pouvaient apercevoir, derrière les barques des pêcheurs, la voilure blanche de ce trois-mâts qui frissonnait dans le vent du soir. Rapide et dotée d'une quarantaine de bouches à feu, cette frégate de cent soixante tonnes, construite sur les chantiers de l'arsenal de Brest, les attendait. Venue du Havre et commandée par le capitaine de corvette Jean-Louis

Extrait de la publication

Charles Jaurès, elle était arrivée la veille, vers dix heures trente du matin.

Avant de ressembler à des Indiens désarmés et errant sous un ciel opaque, ils étaient comme cet homme qui avance, dans la lumière du jour, jusqu'à ce qu'il heurte une racine et s'affale brutalement sur le sol qui l'a vu naître. Désormais sans feu ni lieu, seuls et isolés, ils vivaient à présent au-dessus du vide. C'était comme s'ils ne pouvaient plus voir leur visage dans les réverbérations de l'eau et se trouvaient condamnés à marcher pieds nus toute leur vie.

Surveillés, dans la caserne du port, par une quinzaine de soldats placés sous les ordres du capitaine Joseph Rouyer, ils étaient quatre-vingt-dix-sept qui s'apprêtaient à embarquer en fin de journée. Quinze garçons et filles, vingt et une femmes et soixante et un hommes. Certains étaient blessés ou malades, d'autres avaient les yeux rougis par le manque de sommeil ou par la fatigue. Quelques-uns, les plus vieux, souffraient de l'humidité qui s'infiltrait à travers leurs djellabas et leurs chemises de laine.

Extrait de la publication

Sur la liste du capitaine Rouyer rédigée à l'encre violette, avec des pleins et des déliés, on pouvait lire les noms, à l'orthographe parfois écorchée, de l'émir, de ses trois épouses, dont Kheïra, la mère de ses trois enfants Mohamed, Abdallah et Khedidja. Ils étaient accompagnés de sa propre mère, Lalla Zohra, de son frère Mustapha, de sa sœur Zohra et du mari de celle-ci, le lieutenant Mustapha Ben Thami.

Les autres familles étaient celles de ses proches adjoints, Kaddour Ben Allel, Mohamed Ben el-Kébir, et de son secrétaire particulier, Kaddour Ben Rouila. Comme les domestiques et les servantes, les enfants étaient inscrits sous leur prénom. Ce soir du 24 décembre de l'an 1847, privés de leur territoire et de leurs habitudes, quelques-uns d'entre eux, transis et muets, étaient blottis contre leurs parents qui attendaient de monter sur *Le Solon*. Et pourtant, peu de temps auparavant, tous avaient connu, avant qu'elle ne soit prise par le duc d'Aumale, des jours heureux avec la Smala.

Extrait de la publication

2. Un cortège innombrable

Quatre ans avant leur arrivée au port de Djemâa-Ghazaouët, la plupart d'entre eux vivaient au sein de la Smala, qui avait laissé des traces, des cicatrices, des tatouages sur la peau de leur mémoire. C'était leur ville nomade, leur capitale itinérante, composée de sept mille tentes au-dessus desquelles flottaient de nombreux étendards bordés de vert et ornés d'une étoile rouge et d'un croissant blanc.

Les tentes de l'émir et de sa famille, de ses collaborateurs et de ses lieutenants étaient dressées au centre d'un dispositif formé, pour mieux protéger la communauté, de quatre enceintes concentriques. Elles abritaient aussi des armuriers, des selliers, des tailleurs, des fabricants de

Extrait de la publication

tentes, des ferronniers et d'autres corps de métier. Chaque semaine, des marchés accueillaient les citadins et les fellahs des alentours qui proposaient des légumes, des fruits, du miel, du beurre liquide, des œufs, des pièces de tissu.

Regroupant trois cent soixante-huit douars de quinze à vingt familles chacun, cette ville ambulante s'installait, au gré des affrontements et des migrations, dans une plaine, au pied d'une montagne ou au fond d'une vallée. Lorsqu'elle pénétrait dans la steppe, la lumière du soleil avait l'air d'être plus fluide, moins écrasante.

Quand le camp était levé, il laissait derrière lui du crottin, de la bouse, des déchets et des restes de foyers cerclés de pierres noircies ou creusés à même la terre. Dans les ventres des fours, dont certains étaient cassés, brillaient faiblement des braises. Par endroits, l'herbe était froissée, maculée, arrachée. Le sol semblait, sous le piétinement des bêtes, avoir été martelé comme une plaque de fer.

L'armée de conquête avait mis longtemps avant de s'apercevoir de l'existence de la Smala. Elle formait pourtant, sur plusieurs kilomètres, un cortège innombrable et impressionnant. Portée par un souffle lent et régulier, elle se déplaçait toujours chaude de ses couleurs, de ses bruits, des vagissements des bébés, des voix qui l'emplissaient, des cris des animaux et des gestes de ceux qui l'habitaient.

Naviguant de point d'eau en point d'eau, de pâturage en pâturage, cette gigantesque ruche fut comparée par le général du Barail, qui participa à son démantèlement, à plusieurs escadres d'arches de Noé.

Nuit et jour, à chaque minute, à chaque seconde, elle réunissait vingt mille personnes, au milieu de centaines de chevaux, de bœufs, de récipients en terre, de coffres en bois, de bagages, de moutons, de chèvres, de mulets et de chameaux. Parfois, lors des grandes manœuvres militaires ou des rassemblements avec d'autres tribus, sa population doublait ou triplait.

Le soir, avec ses points de feu et ses lon-

Extrait de la publication

gues fumées blanches et grises comme l'écume de la mer, on aurait dit qu'un morceau de ciel découpé en cercle était posé, tel un immense napperon, sur le sol. Un cercle comme une représentation du monde où chacun trouvait, dans une sorte de chaos familier, sa place et un sens au combat de l'émir.

Extrait de la publication

3. Des yeux bleus

Avant les années de feu et de sang, quand ils étaient souverains et qu'ils vivaient encore en paix, l'émir et ses hommes traçaient leurs routes dans un paysage tacheté de vert, d'ocre, de rouge, de bleu, de jaune. À chaque pas, à chaque respiration, il s'étirait devant eux à l'infini, tant le pays était beau, large et souvent vierge. Un vaste polygone contenant, entre ses limites, un littoral de mille deux cents kilomètres, les terres fertiles, les sebkhas, les montagnes, les forêts du Tell et les nappes alfatières des Hauts Plateaux. Rude, infini et ondoyant, le Sahara, le plus grand désert du monde, qui avait longtemps échappé aux conquérants descendus du Nord, s'ouvrait sur l'Afrique noire.

Extrait de la publication

Tout en haut, la mer ressemblait, pour eux, à un gigantesque miroir fascinant et indéchiffrable.

Vivant en bonne entente, il y avait là les tribus des Hachem, des Beni Snassen, des Beni Hassan, des Mahajer, les Ouled Khelifa, les Ouled Sidi Cheikh, les Ghraba et les Beni Chougrane. Beaucoup des leurs étaient tombés au combat. Beaucoup allaient bientôt mourir.

Les Beni Amer furent les premiers à rejoindre Abd el-Kader. Les Zmala, menés par Benaouda Mazari, et les Douair de la plaine d'Oran, avec à leur tête Mustapha Ben Smaïl, furent les premiers à le combattre. Il lui fallut également affronter durement Sidi Mohamed Tidjani, le chef de la confrérie Tidjanya dont il assiégea, de juin à décembre 1838, le ksar d'Aïn Mahdi, aux remparts ocre jaune.

Lorsqu'ils n'étaient pas à l'école coranique ou dans les pâturages avec les bêtes, les enfants, qu'on voyait courir partout, avaient, en dépit des heurs et malheurs de la guerre, l'impression de vivre sur un immense terrain de jeu. On les entendait rire et piailler comme des oiseaux de

Extrait de la publication

toutes les couleurs dans une volière sans barreaux et sans toit.

Qu'ils fussent jeunes ou vieux, pauvres ou riches, gens de noble tente ou nomades de modeste extraction, le ciel, tranquille ou agité, lisse ou troublé, avançait au-dessus de leurs têtes au rythme de leurs pas et du souffle de leurs bêtes. Elles avaient, dans leurs naseaux tièdes et frémissants, les senteurs encore vives de la terre, de l'herbe et celle, piquante, de la poudre jaune crachée par les fusils des cavaliers.

Le quart des habitants de la Smala était constitué de fantassins, d'artilleurs et de plus de mille cavaliers qui n'avaient jamais fréquenté les écoles militaires. Commandés par l'agha Kara Mohamed, ces *khialas* étaient, avec la mobilité de ses troupes, la force principale de l'émir. Il aimait beaucoup les chevaux, particulièrement Zaïn, un pur-sang à la robe noire, courageux et endurant, qu'il monta longtemps. « C'est le plus grand cheval arabe que j'aie vu […]. Abd el-Kader a l'habitude, quand il part de sa tente ou qu'il y arrive, de le faire cabrer et sauter sur ses

jambes pendant un espace de 20 à 30 mètres », témoigne Léon Roches, son interprète et traducteur au temps du traité de la Tafna, qui scella un moment de paix entre les deux camps.

Dans les jours de tourmente comme dans les jours d'accalmie, l'émir, chef de guerre et grand ami des livres, voyageait toujours avec ses manuscrits, ses archives et sa riche bibliothèque, son « petit trésor », constituée de cinq mille titres auxquels il tenait comme à la prunelle de ses yeux. Des yeux qu'il avait bleus, ce qui étonnait les Européens qui l'approchaient.

Faussement converti à l'islam et agent secret du maréchal Thomas Robert Bugeaud, marquis de la Piconnerie, Léon Roches le décrit comme un bel homme aux traits fins, à la bouche bien dessinée, au teint blanc mat, au front large et haut. De taille moyenne, d'une maigreur saine et robuste, il a aussi, précise-t-il, les sourcils arqués et la barbe noire et soyeuse.

Dans une lettre adressée au président du Conseil, le comte Mathieu Molé, Bugeaud trouve, lui, qu'il « ressemble assez au portrait

qu'on a souvent donné de Jésus », avant d'ajouter : « c'est une espèce de génie, de prophète, c'est l'espérance de tous les musulmans fervents ».

Les portraits peints et les clichés de l'émir – il fut l'une des premières personnalités à être photographiées dans le monde – ne démentent pas la séduction et le charisme qui émanaient de sa personne. Ses nombreuses médailles, ses prestigieuses décorations et sa grand-croix de la Légion d'honneur le condamneront, plus tard, à passer, aux yeux de certains de ses compatriotes, pour un serviteur de la France.

Les stéréotypes, les chromos, le ton sentimental ou trop admiratif employé à son endroit ont eux aussi, quelquefois, brouillé l'image de celui que les Français appelaient le « sultan des Arabes ».

4. Des feux de joie

Chaque jour, une clameur stridente s'élevait de la Smala. La fumée des braseros et des flambeaux, les odeurs de cuisine, des animaux, des litières, du fourrage circulaient, avec celles de la sueur, du cuir et de la laine, entre des centaines de tentes, dont plusieurs avaient été fabriquées par des artisans juifs.

Parfois, on entendait des chiens errants au poil rare aboyer dans l'obscurité qui commençait à engloutir les champs alentour.

Outre les munitions et les armes, les chameaux et les mulets transportaient les jarres d'huile d'olive, les sacs de blé dur, de farine, de semoule, de sel, d'épices, de thé et de sucre. Les outres gonflées d'eau, de lait de chèvre ou de

Extrait de la publication

Le Nez sur la vitre
roman
Seuil, 2004, et « Points » n° 1420
prix Stendhal des lycéens
prix de la Ville d'Ambronay
et prix littéraire de l'Afrique méditerranéenne / Maghreb
de l'Association des écrivains de langue française

Nos quartiers d'été
(photographies de Philippe Dupuich)
chroniques
Le Temps qu'il fait, 2004

Le Caire qui bat
(photographies de Philippe Dupuich)
Michalon, 2006

Pain, Adour et Fantaisie
chroniques
Le Castor astral, 2006

La maison qui passait par là
(dessins d'Emmanuel Antoine)
récit
La Dragonne, 2006

Un taxi vers la mer
(photographies de Jean-André Bertozzi)
photoroman
Thierry Magnier, 2007

Un moment d'oubli
récit
Seuil, 2009

Zorah sur la terrasse. Matisse à Tanger
récit
Seuil, 2010

Extrait de la publication

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).
La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2012. N° 103927 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication